Sophie Chauveau

# Patience, on va mourir

*Propos sur l'attente*

ROBERT LAFFONT

793850
1

PATIENCE, ON VA MOURIR

17

9° Z
57932

DU MÊME AUTEUR

DÉBANDADE
(Pauvert-Alésia, 1982)

CARNET D'ADRESSES
(Pauvert-Hayo, 1985)

MÉMOIRES D'HÉLÈNE
(Robert Laffont-Jean-Jacques Pauvert, 1988)

824

SOPHIE CHAUVEAU

# PATIENCE, ON VA MOURIR

*Propos sur l'attente*



ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

DL-07041990-08444

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1990
ISBN 2-221-05962-X



## *Sommaire*

*Introduction*
Avant toute attente..... 9

*Première partie*
LA MESURE DES SOUPIRS

1. « La colonne, la rivière et le sable... » .... 21
2. Le temps, l'espace et la solitude ..... 34
3. Les mots de la tribu ..... 52
4. L'alchimie de l'attente ..... 64

*Deuxième partie*
INVENTAIRES DES ATTENTES

5. Inventaire des scènes de l'attente ..... 77
6. Inventaire des lieux de l'attente ..... 93
7. Inventaire des objets de l'attente ..... 113

*Troisième partie*

## LES AGES DE L'ATTENTE

8. Patience de la graine ..... 123
9. Le temps du pendant ..... 131
10. Le temps du passage ..... 141
11. Le temps de l'impatience ..... 146
12. Le temps de l'imminence ..... 159
13. Scènes d'amour ..... 175
14. L'attente amoureuse des femmes ..... 183

*Quatrième partie*

## ATTENTES EN ÉTAT D'EXCEPTION

15. Le sommeil, la maladie et la mort ..... 199
16. L'attente en religion ; le purgatoire ..... 212
17. Attente et pouvoir ..... 222

*Conclusion*

Attendu que ..... 229

# *Introduction*

# AVANT TOUTE ATTENTE...

*J'ai attendu la fin de l'heure, la fin du jour, la fin de la semaine, la fin du mois et la fin de l'année.*

*J'ai attendu une minute et même trois minutes mais en faisant des mouillettes.*

Qu'est-ce que cette attente qui revient sans cesse scander jusqu'aux faits et gestes les plus infimes de notre existence, qui nous guette et nous menace, nous apaise ou nous affole et qui, sans se lasser, comme le fleuve, charrie nos espoirs, nos angoisses ?

Qu'est-ce que l'attente change à la vie ? Qu'est-ce que l'humanité a à faire de l'attente ? Qu'est-ce que l'attente change aux faits ou aux *états* d'âme ? Comment l'attente s'empare-t-elle des hommes et agit-elle sur eux, comment les travaille-t-elle au corps, au cœur ? Que font-ils dans l'attente ? Qu'est-ce que ça change d'être patient ou impatient ? Qu'attendent-ils ? Et pourquoi, et comment, et où ?...

Un jour ces questions m'ont assaillie et ne m'ont plus lâchée. Je ne m'y attendais pas mais n'avais plus le choix. Alors je me suis mise à épier l'attente sous toutes ses formes ; et comme elle en invente sans arrêt de nouvelles, très vite, je n'ai plus fait grand-chose d'autre.

Embusquée derrière chaque instant, recroquevillée dans la position du guetteur pour mieux la traquer, la surprendre et, pourquoi pas, la prendre en défaut, endormie ou absente, je suis devenue chasseresse. J'ai vécu à l'Espère comme on dit en Provence, pour parler à la fois de la cachette et de la geste des chasseurs. Grande chasse ! La vie entière grouillait dans ma gibecière. La vie fourmille d'attentes.

D'abord j'ai ramassé ce qui était à ma portée, en vrac, empruntant au passage les désormais célèbres *« Je me souviens »* de Perec, Rochefort, Mathews, pour tenter un autre mode de remémoration fondée sur l'attente : une façon de décompter le temps à rebours, qu'en hommage aux illustres pionniers j'intitulai des « J'ai attendu ».

Mes « J'ai attendu » fonctionnaient sur le modèle des *Je me souviens* de Perec : « [...] pas exactement des souvenirs personnels mais plutôt des petits morceaux de quotidien, des choses qu'en telle ou telle année des gens d'un même âge ont vues, partagées et qui, ensuite, ont disparu, [...] oubliées. Elles n'étaient pas taillées pour entrer par la grande porte de l'Histoire, alors elles se sont déposées par strates dans la mémoire de chacun, puis, en se mélangeant à des anecdotes inessentielles ou plus personnelles, elles ont fermenté telles ces alluvions qui deviennent delta et humus de bonne qualité [1] ». Banales en soi, il suffit pourtant d'y faire allusion pour que s'éveille une impalpable nostalgie qui va briller quelques instants comme une étoile miraculeuse. Filante et pourtant rémanente...

*J'ai attendu tous les soirs à vingt heures, avec la France entière, que « Marcel Carton, Marcel Fon-*

1. Georges Perec en introduction à ses *Je me souviens*.

*taine, Michel Seurat, Jean-Paul Kauffmann, nos otages français au Liban », soient enfin libérés.*

Certains de ces « *J'ai attendu* » marquent une clôture dans le temps, la fin d'une époque tels les « *Je me souviens* ». Ils parlent de choses qu'on a attendues mais qu'on n'attendra plus. De ces choses qu'on espère parce qu'on ne les a jamais rencontrées mais dont on nous a promis qu'elles se produiraient un jour. Ce sont des attentes de la dernière chance, mais souvent aussi des attentes de « premières fois ». Chacun les siennes, même si l'on a tous en partage une première chemise, une première dent de lait perdue ou de sagesse arrachée. Premier baiser, premier émoi, premier amant, première rupture, premier bal, premier enfant, première jeunesse, premier deuil... Pourtant ces attentes diffèrent par la charge d'angoisse ou d'espérance que chacun, patient ou impatient, en raison de sa nature, y avait investie. Elles reposent désormais, endormies ou évanouies, parmi toutes les choses qui n'auront plus jamais lieu dans l'incandescente pureté de leur première fois. Notre attente était celle d'un éblouissement, d'une révélation. Nous attendions, comme on prie pour qu'un vœu se réalise. On nous a fait de si belles promesses ! On nous avait juré-promis des choses tant merveilleuses, d'incomparables premières fois, qu'on tremblait de passer à côté.

*Quand aurai-je fini d'attendre ce premier baiser, que tu me donnes, certes chaque matin, mais qui ne m'apaise pas puisque je ne cesse de l'attendre ?*

D'autres « *J'ai attendu* » marquent le passage du temps, la fracture de l'instant. Ils servent de bornes frontières, de portes palières entre un AVANT et un APRÈS.

De même qu'un trait, sitôt tracé, désigne un dedans et un dehors, un autour et un milieu, des limites chargées de sens, n'importe quel événement borne l'instant d'un avant et d'un après. N'importe quoi dans la vie peut faire office de seuil, servir de zone limite, mitoyenne, où d'un côté l'imagination et de l'autre la mémoire organisent la fuite du temps. Quand on dit « AVANT/APRÈS » surgit à l'esprit l'opposition égale : DEDANS/DEHORS. L'attente se situe à l'intermédiaire exact entre AVANT/APRÈS dans le temps et DEDANS/DEHORS dans l'espace.

La réussite des attentes consiste à faire découvrir des après et des dedans. Le travail, mais aussi le talent de l'attente, consiste à proposer les clefs qui ouvrent sur ces territoires. L'attente n'oppose pas l'avant à l'après, elle n'aliène pas notre liberté. Elle ne crée pas d'agressivité entre ces deux temps, ces deux modes. C'est toujours dans le temps d'un PENDANT que s'élaborent la paix, le calme, la fin des combats, l'aventure et tous les inattendus du monde pour les bipèdes morcelés que nous sommes, sans cesse contraints de nous situer d'un côté ou de l'autre d'une invisible et insupportable ligne de partage des eaux. Entre le mal et le bien, le vrai ou le faux, le plaisir et la réalité, la mémoire ou l'imagination...

Pour qui en a conscience, il y a tout le temps un avant et un après. Ou plutôt des « avant » dont seule l'arrivée, l'existence ultérieure d'un « après », permettra de situer l'instant de fracture. A partir de ceci ou de cela, qui s'énonce comme un « avant », on bascule dans un « après ».

*Il attendait que sa barbe croisse, en suffisance et assez drue, pour pouvoir interpréter, avec quelque chance de convaincre et quelque dignité enfin, ce geste*

*mâle par excellence qui hantait ses rêves de petit garçon : se raser et offrir son étrenne à sa mère... Entré par là dans le vif du sujet et devenu un homme, un vrai, il se surprit à songer plus souvent qu'il n'aurait aimé que le fond de la chose, vraiment, c'était la barbe.*

L'attente brise le système binaire qui oppose l'AVANT à l'APRÈS, le DEDANS au DEHORS, le noir au blanc, le chaud au froid, le cuit au cru, le bien au mal, etc. L'attente vit dans l'interrègne, elle ouvre la possibilité d'une troisième voie, d'un autre ailleurs, de tout autre chose qu'elle a seule le loisir d'inventer tout le temps qu'elle dure.

C'est dans l'attente que mijote la vie. C'est dans toutes les cuisines du monde que se concoctent des attentes odorantes, merveilleuses. La vie pourrait se déguster aux petits oignons, si seulement on consentait à prendre le temps de l'attente.

*J'ai attendu d'avoir sept ans, l'âge de raison pour la montre promise. Une convention ancienne, presque une coutume, voulait qu'on offre une montre pour initier au temps dès cet âge. Après j'ai su le temps, le leur et pour longtemps...*

Parmi nos attentes de premières fois, certaines se dégonflent comme un méchant soufflé. Elles ne tiennent pas la distance du souvenir. Comme il existe de fausses bonnes idées, ce sont des mauvaises attentes, des attentes inadéquates ou subsidiaires qui faisaient écran, servaient de prétextes à la véritable attente qu'on ne pouvait ou ne voulait accepter.

*Petite on me disait d'attendre, que je verrais plus tard... quand je serai grande... Mais je ne suis pas aveugle et je vois bien que mes cheveux blanchissent quoique je n'aie rien vu encore de tout ce qu'on m'avait promis. Ne serais-je donc jamais passée par l'âge où l'on est grande ?*

D'autres encore, et ce sont les plus douces à la mémoire, engrangent de la vie, sécrètent cet humus particulier où perle la vérité des choses. Celles-là ont accompli leur tâche, comblé le patient et métamorphosé son existence. Elles ont germé, éclos, fleuri et embaumé un temps la vie de celui qui les a nourries, soignées, entretenues et aimées.

A travers, puis bientôt au-delà des « J'ai attendu », l'interrogation s'est amplifiée : la vie n'oublie jamais qu'on lui a posé une question. L'expérimentation devenait inévitable. Alors j'ai interrogé l'attente dans tous ses états, et, comme ce questionnement ne désemparait plus, je me suis retrouvée au creux de l'attente et, là, je lui ai découvert des vertus : elle m'a aidée à vivre.

De l'espère où j'avais pris racine, elle a tout envahi et elle a changé jusqu'au sens de mes heures. Au lieu de me faire du mauvais sang, de me ronger les sangs, de me faire un sang d'encre comme j'avais toujours fait, en croyant sincèrement que la vie l'exigeait, j'ai tenté de comprendre, de démonter les mécanismes de l'attente chaque fois qu'elle me déboulait dessus. Ce qu'elle fit de moins en moins, car si, comme dit Brel, « il y a le temps qui espère et le temps qui attend », il y a aussi des attentes subies et d'autres qu'on choisit. Ayant décidé de me mettre de son côté, ou — si l'on veut — de la mettre du mien, j'ai vu s'enfuir à tire-d'aile de ma vie, et de recoins

inattendus où je ne soupçonnais guère qu'il s'en trouve tapies, jusqu'aux plus infimes traces de passivité.

Qu'on me comprenne bien, je n'ai aucunement renoncé — il s'en faut — aux douceurs ni aux nonchalances de la paresse, simplement, comme aimait à le dire la belle jeunesse de ma génération, j'en ai, en quelque sorte, « pris conscience ». Oserai-je avouer que cela en décuple le plaisir ?

A prendre le pouls de toutes mes attentes, de leurs raisons et de leurs causes, de leurs fonctions et de leur fonctionnement, de leurs conséquences, comme des états où elles me jetèrent, je les ai mises à nu.

A force de disséquer, de fragmenter les temps de l'attente, je l'ai rendue abstraite. J'use ici de ce terme selon le sens qu'il a pris pour désigner l'art abstrait : « qualité séparée du sujet = le bleu du ciel considéré en dehors du ciel bleu ». Suivant la définition du distrait au XVII^e^, « est abstrait, rêveur, celui qui n'a d'attention que pour le sujet intérieur qui le préoccupe »... « L'artiste abstrait cherche à représenter l'esprit des choses. » (C. Estienne.) Ou, comme disait Matisse : « [...] retrouver l'essence de chaque chose... Pour décrire mon sentiment, je suis obligé de recréer ce qui le provoque, de me mettre hors de moi... » Ainsi j'ai tenté d'entrer au-dedans de l'attente afin d'en représenter l'esprit, d'en extraire l'essence. Et, comme l'avait noté Matisse, je fus littéralement éjectée hors de moi. Expulsée de mes sentiments, expropriée même de ce qui induisait mes attentes, je les ai enfin perçues du dehors.

Alors vraiment j'ai aimé l'attente.

Pour circonscrire l'attente, j'ai dû évidemment me colleter au temps. Mais l'attente n'est pas synonyme du temps. Le temps est un des ingrédients qui la tissent

comme l'espace, dont on ne saurait le dissocier. Si le temps des hommes est le plus souvent affectif, chacun ressent bien qu'un autre temps, d'une autre texture, se déroule hors de lui, malgré lui. Un temps qui existait avant nous et continuera après notre disparition. Un temps neutre que rien ne colore. Un temps de bête, de caillou, de nuage, de fatalité. Un temps de destinée.

Le temps et l'espace n'ont pas besoin des hommes pour avoir cours. L'attente au contraire ne vit que par nous, n'a lieu qu'en nous. Le temps d'attente est un temps d'humanité. L'attente n'est qu'un supplément d'âme. De l'âme ajoutée au temps, de l'espace incarné, du souffle aspiré dans l'espace...

Aussi la nature de l'attente varie-t-elle selon les instruments qui l'étaient et l'élaborent. Vertu révérée hier, l'évolution précipitée des temps et de l'Histoire l'a dévalorisée pour mieux la reléguer aux basses besognes. Les mots pour la dire ont suivi la même pente.

Il n'est pas de métamorphoses sans attente mais, alors qu'hier elle avait le pouvoir de tout bonifier, aujourd'hui elle n'améliore plus que certains vins et fait péricliter tout le reste.

Elle continue cependant de mettre en scène les choses de la vie, de lui servir d'accessoire privilégié mais comme toile de fond, ciel de lit des étoiles, dans l'invisible et le non-dit, au mépris de l'évidence. L'homme a beau la nier, il s'y cogne à tout âge. De sa naissance à sa mort, elle rythme chaque pulsation de son existence.

Pour permettre à ces attentes de respirer, je les ai parsemées de « J'ai attendu ». Comme autant de pauses, ponctuant le déroulement du texte. Comme dans la vie, un répit dans l'inquiétude, une songerie isolant un instant du vacarme du monde. Ces « J'ai attendu » figurent

les évasions du cancre qu'on dit dans la lune pendant un cours de maths alors qu'au contraire il s'active à survivre en dépit du cours de maths.

« Car que fait l'homme ? Il attend l'autobus 28. »
Alexandre Vialatte.

*Première partie*

# LA MESURE DES SOUPIRS

# 1.

# « LA COLONNE, LA RIVIÈRE ET LE SABLE... »

*Réveils furtifs des fins de nuits de mai. Exprès, juste pour entendre, seule peut-être à des lieues à la ronde, le premier chant d'oiseau (l'alouette ou le coucou ?). Longs instants dans la demi-obscurité, où le sommeil rôde et l'esprit vacille tant il ne se passe rien. L'éveil cependant qui s'entête, pendu au fil du guet. Plaisir d'attendre en solitude. Simple plaisir de vigie.*

L'attente par essence invite à la digression. C'est même précisément sa fonction. Saisir un tel objet requiert donc de la patience et cette qualité d'attention qu'on a toujours en réserve pour les amis anciens qui réapparaissent, ou qu'on prête aux livres déjà lus, que l'on reprend pour y retrouver une notation particulière. Pour tenter de cerner l'attente, il faut se colleter au temps ou du moins à son ombre, à son soupir, à sa *mesure*, c'est-à-dire — jusqu'il y a peu — à de l'espace : du volume d'une ampoule de sable à la surface d'un cadran, en passant par la longueur d'une trajectoire.

Avant qu'on en arrive à cette immédiateté, à cette évidence spatiale, l'aune du temps se comptait à l'aide de récits, d'Histoire. Pour mesurer le temps, il fallait *le vivre* ou le revivre, et pas question de s'absenter ! C'était un